

et au milieu de ses anciens amis, avec le fruit de ses sages économies. Son cheval, qui n'avait guère moins que lui besoin de repos, n'a pas eu lieu de se plaindre de cette détermination ; car Simon de Nantua, prévoyant avec raison qu'un autre maître, qui n'aurait pas à ce bon animal les mêmes obligations, ne le traiterait pas avec les égards dus à ses longs services, n'a pas pu se décider à le vendre, et lui a donné, comme on dit, les invalides, dans une bonne étable.

Comme je vous l'ai dit en parlant la première fois de Simon de Nantua, il n'avait pas amassé une grande fortune au métier qu'il faisait mais il y avait acquis l'expérience, qui vaut de l'or. Tout ce qu'il y avait vu et entendu avec ses bons yeux et ses bonnes oreilles, lui avait appris à modérer ses desirs et à se contenter de peu, pourvu qu'il possédât l'estime de ses semblables : chose dont il ne pouvait douter, puisqu'il n'y avait guère d'affaires sur lesquelles on ne vint le consulter, et pas de détermination un peu importante qu'un de ses compatriotes eût voulu prendre sans s'être préalablement assuré de son approbation. Il accommodait plus de différends que le juge de paix ; il ne faisait tort qu'aux gens de loi, en diminuant le nombre des procès ; et s'il se trouvait quelqu'un qui lui en voulût pour cela, celui qui aurait conçu ce mauvais sentiment se serait bien gardé de l'avouer, de peur de se rendre odieux ou pour le moins ridicule.

Vous vous rappelez sans doute aussi que le père Simon avait fait quelques études dans sa jeunesse, comme ayant été destiné d'abord à l'état ecclésiastique. Cette instruction, qui lui avait été utile dans tout le cours de sa vie, était devenue pour lui une bien précieuse ressource dans sa retraite. Le temps qui n'était pas employée à la culture de son jardin, ou aux affaires sur lesquelles on le consultait, il le consacrait à la lecture, et à mettre sur le papier quelques réflexions et quelques souvenirs.

C'est dans cette occupation que je le trouvai l'an passé, lorsque je fis un voyage à Nantua, tout express pour le revoir. On aurait dit un sage de la Grèce dans son cabinet. Je n'oublierai jamais cette honnête figure à laquelle la vieillesse n'avait rien ôté de son expression de bonté, de franchise et de gaieté. Son front seulement était encore un peu plus chauve qu'à l'époque de notre voyage, et son sourcil un peu plus blanc. Hélas ! il était temps que j'arrivasse, car peu de jours après mon vieil et vénérable ami fut atteint d'un mal qui devait me l'enlever. Il ne s'abusa point sur son état, mais il avait été trop pieux et trop juste pour envisager la mort avec effroi. Il dit adieu aux siens et à moi, avec la même sérénité qu'autrefois lorsqu'il partait pour sa tournée, et il fit toutes ses petites dispositions avec le même sang-froid que s'il eût arrangé ses affaires pour se mettre en voyage. Ce fut alors qu'il m'appela près de son lit, et, s'étant fait apporter un carton, il me le remit en disant : " Tenez mon ancien compagnon, voici le legs que je vous fais : il y a là dedans quelques manuscrits que je me suis amusé à griffonner, quand je n'avais rien de mieux à faire. Vous verrez s'il s'y trouve des choses qui puissent être utiles aux braves gens à qui j'aimais à faire part de ma petite expérience. Si tout cela ne sert à rien de mieux, ce sera du moins un souvenir de nos anciennes et bonnes relations."

Je pris le carton et le mis en sûreté, avec autant de précaution que si c'eût été un coffre-fort qui me fût légué. Peu d'instants après, mon ami ferma les

yeux, et le lendemain je vis toute la ville en deuil assister à ses modestes funérailles.

En me léguant ses écrits, Simon de Nantua n'a fait que m'instituer son exécuteur testamentaire, car c'est véritablement à vous qu'il devait les laisser, mes chers lecteurs : aussi ne fais-je à mon tour que remplir un devoir, en les publiant aujourd'hui. Je ne me permettrai pas d'y rien changer ; vous y retrouverez les pensées et le langage de l'auteur, que vous connaissez déjà ; car Simon de Nantua écrivait comme il parlait, tout bonnement et sans nulle recherche. Quant à moi, je me trouverai assez honoré d'attacher mon nom à la suite du sien ; mais je ne prendrai pas pour cela le titre d'auteur, comme j'ai vu le faire tant d'éditeurs, de commentateurs et de faiseurs de préfaces, semblables à l'araignée qui croyait avoir volé jusqu'aux nues, parce qu'elle s'était pendue à la queue d'un noble oiseau.

LA SAGESSE DE SIMON DE NANTUA.

Quand je faisais mes études autrefois à Nantua, on m'apprit qu'il y avait eu jadis des hommes qu'on appelait des *sages*. Ce nom-là, tout petit que j'étais, me parut très-beau, et il excita en moi le seul mouvement d'ambition dont je n'aie pas eu, dans la suite à me repentir. *Sage !* me disais-je ; si je comprends bien ce que signifie ce mot, il ne doit y avoir rien au-dessus d'un *sage*. Et que faut-il donc être pour un *sage* ? Faut-il avoir une grande naissance ? Bah ! la plupart de ceux dont on m'a raconté l'histoire n'étaient pas plus huppés que moi. Faut-il être riche ? Allons donc ! il y en avait parmi eux à qui j'aurais pu faire l'aumône. Faut-il être bien savant ? Eh ! vraiment, l'un d'eux a dit en quoi consiste toute la science nécessaire : *Connais-toi toi-même*. Se connaître soi-même ! il me sembla que cela ne devait pas être bien difficile. Je me mis donc en tête de devenir un *sage* ; et, convaincu avec raison que je n'avais besoin pour cela ni d'un nom plus illustre, ni d'une autre fortune que le travail, je commençai à m'étudier, à m'observer, afin de parvenir à me connaître. Or, ici, je trouvai plus de difficultés que je ne m'y étais attendu ; et quand je vis que chaque jour je découvrais en moi quelque faiblesse nouvelle quelque nouveau travers, je m'avisai que la chose n'était pas aussi simple qu'elle m'avait paru, et je me dis : Oh ! oh ! voilà une science qui en vaut bien une autre, et ce n'est peut-être pas celle qui coûte le moins à acquérir. Cependant cela ne me découragea point ; je continuai, et, s'il faut vous le dire, je continue encore, car c'est un travail dont on ne voit jamais la fin. Mais je dois ajouter que, plus on va, moins il est pénible ; il devient même un besoin et une jouissance. Vous n'imaginerez pas que c'est presque un plaisir pour moi, chaque fois que je déniché au fond de mon caractère quelque mauvais petit ingrédient à en extirper. Je m'en empare avec avidité pour m'en débarrasser au plus vite, comme d'un insecte importun, et je me dis avec un vrai contentement : Allons, encore un de moins.

Malgré tous mes soins, au reste, je sens trop, mes chers amis, à quel point je suis encore éloigné du but que je m'étais proposé ; mais j'en suis du moins venu jusque-là, que je sais ce qui me manque et le peu que je vaud. Or, j'ai oui dire que cette conscience est déjà un commencement de sagesse : ainsi, ayant fait tout ce que j'ai pu, si je meurs avant d'avoir mérité tout à fait le nom de *sage*, ce sera la volonté de Dieu, et non pas ma faute ; mais je vous certifie que j'y aurai toujours gagné beaucoup, et